L'INTELLIGENTSIA RUSSO-JUIVE EN ISRAËL EN QUÊTE DE NOUVEAUX MODÈLES D'INTÉGRATION

NATALY ZILBERG

Suite à l'alya massive en provenance de l'ex-Union soviétique dans les années quatre-vingt-dix, il s'est formé alors en Israël une communauté russophone. Dans ce processus l'intelligentsia a joué un rôle important, représentant une part significative de l'alya et exerçant une influence déterminante dans les processus d'intégration socio-culturelle des juifs russes. Dans la mesure où l'immigration de masse qui inclut des groupes importants de l'élite intellectuelle est un phénomène spécifique, il est particulièrement intéressant d'examiner l'influence de ce groupe sur les problèmes d'identification de cette communauté de nouveaux immigrants en voie de formation. Nous nous efforcerons de préciser les modèles d'intégration des juifs russes les plus caractéristiques et d'esquisser les perspectives de leur développement socio-culturel à partir de l'analyse de l'activité des différents groupes de l'intelligentsia immigrée à Jérusalem au cours des années 1990-1994. Car c'est précisément à Jérusalem que l'on trouve les cercles intellectuels les plus actifs et que s'y est constitué un centre original de vie cultu-

Slavica occitania, Toulouse, 8, 1999, pp. 335-363

relle pour la communauté russophone du pays exprimant le mieux ses institutions et ses valeurs culturelles. Les matériaux utilisés dans cet article ont été recueillis au cours d'une enquête anthropologique menée dans la période 1990-1994 dans les clubs, les cercles et les séminaires de la capitale apparus à l'initiative des tout nouveaux participants au retour sur la Terre promise.

Lors de la vague d'alya précédente des années soixante-dix on avait pu se rendre compte que l'intégration professionnelle et sociale des immigrants avait été à peu près réussie mais que leur intégration culturelle posait problème. Effectivement, au début de la toute dernière vague d'immigration, les juifs soviétiques n'avaient pas encore trouvé leur place dans la culture israélienne et n'avaient pu obtenir un statut reconnu dans la vie sociale et politique. On n'avait pas fait appel à leurs potentialités créatrices et ils se retrouvèrent marginalisés par rapport à la société. Pour reprendre l'expression de Tamar Horowitz, il s'était produit « une intégration sans acculturation »[1].

La vague d'immigration des années quatre-vingt-dix a fait des juifs russophones le groupe sub-ethnique le plus important après celui des sabras et elle a servi de base à la formation d'une communauté de nouveaux émigrants. Au cours des cinq années qui ont suivi le début de la dernière grande alya en 1989, lorsque sont arrivés en Israël près d'un demi-million d'immigrants venus de l'ex-Union soviétique, on a assisté à la naissance d'un réseau d'organisations bénévoles les regroupant et d'une communauté russophone consciente de son identité en Israël. Dès le début de l'année 1993, c'étaient déjà trente-cinq unions d'*olim*, ou nouveaux immigrants, (clubs, associations sociales, éducatives, amicales, éditions...) qui avaient adhéré à une organisation centrale, le Forum sioniste des juifs soviétiques, devenue l'instrument de formation de la nouvelle communauté.

La formation d'une communauté russophone est désormais le facteur essentiel du développement de l'intégration comme démarche bilatérale basée sur le dialogue entre les juifs russes et la société israélienne. La formation d'une communauté a été aussi le résultat social de l'action réciproque entre la société d'accueil et les

1. Voir T. Horowitz, « Integration without acculturation : the absorption of Soviet immigrants », *Soviet Jewish Affairs*, 12 (3), 1982, pp. 19-33.

nouveaux arrivants. C'est dans le processus de resocialisation des nouveaux immigrants que s'est opérée leur identification ethno-culturelle en tant que juifs russes d'Israël. Et une composante importante de leur identité ethnique collective est devenue, en même temps que la langue, les symboles culturels ainsi que la mémoire collective.

L'expérience communautaire qui a toujours été un facteur important de la vie juive est profondément ancrée dans la tradition juive. Mais chez les juifs soviétiques elle a été perdue en l'espace de quelques générations à cause de la politique de dénationalisation menée par le pouvoir. La renaissance d'une vie communautaire n'a débuté qu'à l'époque de la perestroïka dans la CEI et il est remarquable que, simultanément, on ait assisté à la construction de structures communautaires dans la diaspora russo-juive, surtout en Israël, aux États-Unis et en Allemagne.[2]

La communauté des nouveaux émigrants dans la période que nous examinons se trouvait au stade de la formation et, au début, on n'y trouvait aucune trace d'organisation communautaire. Mais les traits d'une communauté spontanée y étaient déjà évidents, pour laquelle le concept de *communitas* est le plus adéquat, s'appliquant aux périodes de transition (liminales), souvent de crise, telle que la période qui a suivi l'immigration. La *communitas*, à la différence de la *communauté* à proprement parler, se caractérise par une structure amorphe, relativement homogène et l'absence de statuts, de rôles et de hiérarchie strictement définis[3]. La *communitas* est d'habitude une étape vers la fondation d'une communauté.

Dans la formation d'une communauté russophone d'Israël comme expression socio-culturelle d'un groupe, il est important de souligner l'expérience acquise dans l'organisation par les immigrants dans les années quatre-vingt. D'un point de vue statistique, le groupe arrivé alors n'était pas significatif mais il a joué un rôle important dans la formation de la structure et de la vie de la communauté ; ces immigrants ont assuré la continuité entre les deux

2. Voir S. Gold, « Community formation among Jews from the former Soviet Union in the US », in N. Lewi-Epstein, Y. Ro'i et P. Ritterband (éd.), *Russian Jews on three continents. Migration and resettlement*, London, The Gumming Center Ser., 1997, pp. 261-283.

3. Voir V. Turner, *Ritual process. Structure and anti-structure*, Ithaca-New York, Cornell Univ. Press, (1969) 1977.

torrents d'immigration des années soixante-dix et des années quatre-vingt-dix. Avec le début de la perestroïka dans la seconde moitié des années quatre-vingt des groupes de militants de l'alya et de réfractaires reçoivent l'autorisation de quitter l'URSS ; or ils étaient les plus fervents défenseurs de l'idéologie du retour et ils avaient l'expérience de l'organisation des actions collectives. Une fois installé en Israël, ce groupe a réussi à rassembler les acteurs les plus importants dans le milieu russophone, indépendamment de l'idéologie, de l'appartenance à un parti et de la date d'arrivée dans le pays, en constituant le Forum sioniste. Ce sont précisément les militants de cette organisation qui ont, au début des années quatre-vingt-dix permis l'organisation autonome de l'alya ; ils ont permis de l'adapter à la période préparatoire des candidats à l'émigration ainsi qu'aux premiers temps de leur installation en Israël, dans la période la plus critique, utilisant pour cela des bénévoles et des volontaires, entrant bien souvent en conflit avec l'establishment et défendant les intérêts des nouveaux arrivants. Le Forum a joué un rôle essentiel dans la formation d'une communauté des anciens ressortissants de l'Union soviétique.

Vladimir Glozman, l'un des acteurs de la construction d'une communauté des juifs russes en Israël où il se trouve depuis 1973, ancien directeur du Forum sioniste, déclarait pour en expliquer la nécessité : « Mon expérience personnelle rejoint celle de beaucoup d'immigrés de longue date qui, après avoir passé avec succès la phase de l'intégration, ne se sont rendu compte que bien des années après qu'ils ressentaient de plus en plus le besoin de s'identifier à la communauté dont ils partageaient l'histoire et les repères culturels. Cette nécessité est née d'un sentiment de frustration né du sentiment de n'avoir pas réussi aussi bien qu'ils le méritaient, leur réussite ayant été limitée par le secteur d'activité où on les avait cantonnés et par le fait que parmi les dirigeants du pays aucun ne pouvait s'exprimer au nom des immigrants soviétiques [...]. La communauté n'est pas un ghetto où la vie des immigrés soviétiques s'opposerait à la vie en Israël. C'est le moyen en tant qu'individus et que collectivité d'être le plus possible utiles à la société israélienne et de marquer notre place dans la pays. En tant qu'individus

nous sommes perdus mais tous ensemble nous pouvons donner et recevoir bien plus[4]. »

L'activité du Forum sioniste a préparé le cadre institutionnel de la communauté ainsi que la fondation d'un parti des nouveaux immigrés en provenance de l'ex-Union soviétique. Passer par cette étape de la communauté, ou plutôt de l'intégration *collective* par la communauté est devenu la stratégie dominante des immigrants de la CEI, surtout dans la phase initiale de leur installation.

1. L'INTELLIGENTSIA RUSSO-JUIVE EN ISRAËL : À LA RECHERCHE DU DIALOGUE

L'intelligentsia est le groupe le plus caractéristique au sein de la dernière alya avec son niveau d'instruction et sa qualification professionnelle élevés. Il est intéressant de noter que le stéréotype de l'immigré « russe » typique est associé chez les Israéliens en priorité avec les représentants de ce groupe social (médecins, savants, musiciens, enseignants).

Dans la période qui a suivi l'immigration c'est à l'intelligentsia qu'est échu un rôle créatif dans le choix et le maintien des symboles les plus importants et significatifs d'identification ethnique dans la communauté russo-juive, ainsi que dans la réévaluation de l'héritage des juifs russophones. Cette intelligentsia pour une bonne part élabore le système des valeurs culturelles, des normes de conduite et de mentalité, en précisant l'actualité de ces modèles et de ces normes, en soulignant leur appréciation positive dans l'héritage de la société en même temps que la nécessité de les défendre activement en tant que composantes essentielles de cette culture. Il convient de noter que l'intelligentsia russo-juive d'Israël se caractérise par une haute opinion d'elle-même. Du fait qu'en Russie ils étaient porteurs d'une sensibilité « cosmopolite » surtout « pro-occidentale », ses membres jugent leur héritage culturel comme universel et bien antérieur à la culture israélienne relativement jeune et que beaucoup jugent « provinciale ». À travers le réseau développé de mass media qu'elle a réussi à créer et à défendre

4. V. Glozman, « Soviet Jews and Israeli Culture. The Soviet Jewry Zionist Forum », *Israel government year book*, 45, 1990, Jerusalem, Governement Informational Center, 1991.

en Israël cette intelligentsia peut agir efficacement sur le processus d'intégration culturelle en devenant le vecteur et le catalyseur de la culture israélienne dans le milieu des immigrants russophones ou bien, au contraire, favoriser l'élaboration d'une culture russe en Israël en rendant la communauté russe autosuffisante culturellement et orientée vers l'ancienne métropole[5]. Nous allons ainsi analyser comment toutes ces tendances de l'immigration intellectuelle se marquent dans la vie culturelle du Jérusalem « russe ». Mais comment caractériser le groupe que nous envisageons ?

Dans le processus d'intégration culturelle auquel on assiste en Israël est particulièrement signifiant le degré d'assimilation des nouveaux immigrants ainsi que leurs orientations nationales dominantes à la veille de leur arrivée. Selon ce niveau d'assimilation on peut distinguer deux groupes principaux d'immigrants : ceux qui viennent de zones de peuplement à tradition juive et ceux, assimilés, qui viennent surtout des capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg (à Moscou, d'après le recensement de 1989, vivait un tiers de tous les juifs de Russie et à Léningrad 20 %). On peut considérer comme intermédiaire le groupe des ashkénazes provenant de régions de dispersion relativement récentes, surtout les grandes villes de la province russe, en Oural, en Sibérie, voire en Asie centrale et au Kazakhstan ; les juifs s'y étaient établis surtout à l'époque des évacuations et des transferts de populations après la guerre, venant d'Ukraine, de Biélorussie et de Moldavie. D'après le même recensement établi à la veille des départs massifs plus de la moitié de cette population bénéficiait d'un niveau d'instruction supérieur.

A la différence du premier groupe où la judéité avait toujours été beaucoup plus ferme, le deuxième groupe avait perdu son identité, étant « dénationalisé », et c'est ici que l'influence exercée par l'antisémitisme d'état et le chauvinisme grand-russe était la plus forte. En dépit de tous les contrastes culturels frappants qui opposaient les juifs émancipés et ceux du « Shtetl » ils ne cessaient d'influer l'un sur l'autre, ce qui se manifestait par l'accroissement du

5. Voir N. Zilberg et E. Leshem, « Russian-language press and immigrant community in Israel », *Nouveaux visages de l'immigration en Israël, Revue européenne des migrations internationales,* 12, 1996, pp. 173-191.

deuxième groupe aux dépens du premier avec l'arrivée massive des jeunes dans les grandes villes et la migration « en chaîne » de familles entières.

La majeure partie de la population juive des grandes villes appartenait à la frange supérieure de la classe moyenne. Une formation supérieure, une profession en vue et la réussite en ce domaine, telle était devenue en quelque sorte la « religion » de cette intelligentsia émancipée. Pour beaucoup, dans les conditions du système totalitaire soviétique, le métier devint ce qui donnait son sens à la vie en effaçant sa diversité, en particulier l'expression des différences nationales et religieuses[6].

Cependant, avec l'effondrement du système soviétique et la montée des mouvements nationaux, la tentative des juifs dénationalisés de devenir partie prenante d'une nouvelle nation « soviétique » s'avéra être illusoire et à nouveau firent surface les problèmes nationaux ainsi que la nécessité de se choisir une voie propre[7]. A l'époque de la perestroïka, dans le milieu juif émancipé, se renforça la quête de nouveaux repères culturels, le souci de réévaluer sa judéité (ce dont avaient moins besoin les juifs moins assimilés du premier groupe qui avaient toujours conservé leur conception propre du sentiment national).

En Israël le groupe de l'intelligentsia assimilée a été confronté à des problèmes socio-économiques extrêmement graves, se retrouvant privé de son ancien statut social et professionnel privilégié. Cela s'est répercuté sur sa façon d'appréhender la réalité israélienne, les problèmes du pluralisme et du libéralisme, que les stéréotypes acquis dans une société totalitaire l'empêchaient d'appréhender correctement. Ce conflit s'est aggravé au sein du groupe le plus assimilé à cause de la contradiction entre son ancienne ouverture « cosmopolite » sur la culture occidentale (européenne) et le caractère national de la société israélienne présentant une mosaïque de diverses communautés juives.

---

6. Voir A. Voronel, « Alya of Jewish intelligentsia from the USSR », in T. Horowitz (d.), *The Soviet man in an open society*, Lanham, 1989, pp. 125-136.
7. I. Krupnik, « Constructing new identities in the former Soviet Union : the challenge for the Jews », in J. Webber (éd.), *Jewish identity in New Europe*, London, The Oxford Center for Hebrew and Jewish Studies, 1994, pp. 139-149.

2. L'ASPECT THÉORIQUE DU PROBLÈME

Je voudrais souligner l'importance de travaux qui me paraissent essentiels pour étudier les dilemmes et les dynamiques culturelles des communautés de migrants dans les périodes de transition et qui permettent d'ouvrir de nouveaux aspects dans la compréhension des situations interculturelles qui s'établissent entre les immigrants et leurs sociétés d'accueil.

Les catégories élaborées par Mikhaïl Bakhtine pour analyser les genres littéraires dans les périodes de crise et ses idées sur le dialogisme et la carnavalisation de la culture[8] peuvent, selon nous, être utilisées pour interpréter les problèmes posés par la culture immigrée. Ainsi en est-il de la polyphonie de l'existence à cheval sur les frontières, de la vie sur le seuil, pleine de changements et de renouvellements, de l'ambivalence originale de l'existence entre deux mondes, du caractère carnavalesque de l'inéluctabilité du changement de statut et de modèles, tout ce qui est en phase avec la vision du monde de l'immigré.

La deuxième conception théorique qui se révèle utile pour l'analyse du conflit culturel inhérent à l'immigration appartient à Victor Turner qui a précisé les liens réciproques entre les changements sociaux et leurs manifestations culturelles à l'aide des concepts de « drame social », de communitas et d'états liminaux, ou transitoires caractéristiques des personnes qui se trouvent « sur le seuil », qui changent de domicile, de situation sociale et de statut[9]. Cette conception fait écho à celle de Bakhtine et approfondit notre compréhension des époques de transition et des situations de rupture existentielle en définissant en détail les propriétés des structures liminales.

---

8. Voir M. Baxtin, *Problemy poètiki Dostoevskogo [Les problèmes de la poétique de Dostoevskij]*, Moscou, 1979, pp. 122-158, 191-208.
9. Voir V. Turner, *Ritual process. Structure and anti structure*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1969, pp. 95-97 et 125-130 ; M. Bakhtin, *Problems of Dostoevsky's Poetics*, Ardis (USA), 1973, pp. 83-108 (Trad. de R.W. Rotsel).

3. MÉTHODE ET MODÈLES D'UNE RECHERCHE

Dans cette contribution l'immigration est considérée comme un phénomène dynamique, lié à des changements constants et inévitables lors du passage d'un pays à un autre, d'un système de normes, d'appréciations et de priorités à un autre. Si au centre des approches historique, démographique, sociologique et psychologique de l'immigration il y a surtout son étude en tant que processus particulier où chaque science envisage un aspect à l'aide de ses méthodes spécifiques, l'un des avantages de l'approche anthropologique dans l'analyse de l'immigration est son effort pour replacer ce phénomène dans un contexte général. L'immigration est ainsi considérée comme un système global se trouvant soumis au processus de l'interculturalité dans un milieu nouveau. Le principe holistique qui est à la bas de cette approche est fondé sur la recherche ethnographique par champs où l'on atteint la compréhension en entrant dans la culture étudiée et dans l'expérience historique de la société « autre ».

Étant moi-même une immigrée de fraîche date, je n'ai pas eu de problèmes pour nouer des contacts avec mes informateurs. Ma connaissance de la vie de la communauté m'a permis de repérer les groupes d'intellectuels les plus intéressants et les plus influents et les personnalités clés à l'origine des projets les plus importants. Mon travail a consisté aussi bien en entretiens et interviews (celles-ci ouvertes et à demi formelles) qu'en une observation de l'intérieur des différents événements de la vie culturelle de la Jérusalem « russe ».

Ces matériaux ont été complétés par l'analyse de la presse d'immigration qui reflète d'une manière suffisamment détaillée les dilemmes des nouveaux immigrés. Il convient de noter que beaucoup de journalistes se sont impliqué personnellement dans l'activité des clubs, des cercles et des associations culturelles d'immigrés en faisant connaître les initiatives les plus réussies et en critiquant échecs et défauts. D'un autre côté, les fondateurs des différentes associations (surtout musicales, théâtrales et littéraires) se sont eux aussi efforcé de faire connaître leurs rencontres et soirées et de promouvoir leurs idées, recherchant pour les mettre en œuvre des alliés et des collaborateurs. La revue *Vesti* a bien mis en valeur cet aspect de la vie des nouveaux immigrés. Ces interventions des

mass media ont servi de caisse de résonance à toute le communauté russophone d'Israël.

Au service de celle-ci œuvrent près de 50 périodiques, 12 heures quotidiennes d'émissions radiophoniques, une chaîne de télévision en continu. Tout cela a donc constitué pour nous une source d'information importante.

4. LA VARIABILITÉ DES MODÈLES D'INTÉGRATION DANS UNE SOCIÉTÉ PLURALISTE

Il faut tenir compte, quand on analyse les modèles possibles d'intégration au sein de la grande vague d'immigration des années quatre-vingt-dix, de la hiérarchisation et de l'hétérogénéité de celle-ci. Cette alya est ethniquement variée, incluant des groupes sub-ethniques qui ont été marqués par le système ethno-politique qui était en vigueur en Union soviétique. Et cette variété vient s'insérer dans le multiculturalisme israélien, ce qui complique encore plus la hiérarchie à l'intérieur d'une identité que l'on remet en question (voir les Israéliens, les ashkénazes, les juifs orientaux, les juifs russes...). Je n'aborderai pas ici les problèmes qui se posent aux juifs de la Montagne (Daghestan), aux juifs géorgiens et aux juifs de Boukhara, problèmes tout à fait spécifiques et qui mériteraient une étude à part ; on notera simplement que, dans leur grande majorité, ils n'ont pas rejoint à Jérusalem les associations créées par les Ashkénazes de la CEI, créant leurs propres organisations autour de synagogues ethniques. Je ne traiterai pas non plus du groupe religieux des immigrés russophones, peu nombreux mais assez actif et dont le modèle d'intégration culturelle est dans une grande mesure prédéterminé.

Parmi la grande alya différenciée culturellement, ethniquement et socialement on trouve un large spectre de variantes d'intégration culturelle. Certains groupes souhaitent adopter les modèles culturels de masse déjà présents dans la société israélienne, d'autres sont contraints de rester culturellement isolés du fait de l'âge ou des problèmes socio-économiques. D'autres encore cherchent les moyens d'éviter la ségrégation culturelle en élaborant des projets qui peuvent se montrer attractifs aussi bien pour les nouveaux immigrés que pour les Israéliens. Il y en a encore d'autres qui ne

montrent pas d'intérêt au dialogue avec Israël, étant orientés vers la diaspora cosmopolite, une judéité commune (voir toute une série de noms célèbres dans le domaine de la culture). Certains enfin se considèrent comme faisant partie de la diaspora russe en dehors de la Russie et ils sont culturellement orientés vers la métropole qu'ils ont quittée. On rappellera ici que chez les juifs éduqués dans la société soviétique des années quatre-vingt dominait l'individualisme avec toutes ses nuances, depuis le détachement ironique jusqu'à la dissidence affichée. C'était presque la norme que de ne pas être reconnu par l'establishment, une reconnaissance plus large ne garantissant d'ailleurs pas toujours la réussite. Cette opposition traditionnelle à l'establishment s'est conservée chez les juifs russophones en Israël.

Si l'on examine les associations culturelles de l'intelligentsia immigrée au débit des années quatre-vingt-dix, on peut y retrouver trois types principaux :

1. L'« israélisation » progressive, l'assimilation par étapes des juifs soviétiques et leur transformation en « Néo-Israéliens » : il convient de relever que cet idéal d'intégration à la société israélienne avait été adopté par une grande partie des immigrants des années soixante-dix, ce qui se marque dans leur comportement linguistique.

2. L'« autoségrégation » : à l'opposé du modèle précédent, on préserve les valeurs culturelles, les normes et les mentalités du pays d'origine, d'où l'enfermement dans son milieu. L'activité des organisations immigrées correspondantes tend à offrir aux nouveaux arrivants un milieu où ils pourront s'intégrer en rompant le moins possible avec leurs habitudes anciennes.

3. Le « modèle intégrateur » propose une adaptation progressive de l'héritage culturel de la judéité russe à la base israélienne. Pareille symbiose suppose un maximum d'efforts et la recherche de voies nouvelles pour établir un dialogue. Cette démarche qui n'avait été qu'esquissée dans les années soixante-dix peut désormais entrer en pratique dans les conditions de l'immigration de masse des années quatre-vingt-dix.

On retrouve l'application de ces trois modèles dans les organisations d'immigrés à Jérusalem ; le premier concerne l'organisation

du Centre culturel des juifs soviétiques, le deuxième l'Amicale de Saint-Pétersbourg et le troisième la Bibliothèque russe du Forum sioniste. Il est cependant évident que ces modèles sont des schémas et que dans la pratique, à l'intérieur de toute association culturelle, on assiste à la lutte des trois tendances même si l'une d'entre elles est toujours dominante. Nous allons décrire concrètement ces organisations d'immigrés qui actualisent les trois modèles retenus.

5. L'« ISRAÉLISATION » (EN TANT QU'IDÉAL D'ASSIMILATION)

On peut retrouver les caractéristiques principales de ce modèle dans l'activité du Centre Culturel des juifs soviétiques dans les années 1991-1995. Ce projet a été subventionné par l'organisation « Les Chrétiens pour Israël » et le fond Karev de la municipalité de Jérusalem et a été également soutenu par le Forum sioniste des juifs soviétiques. La décision d'ouvrir un centre a entraîné un grand afflux à Jérusalem d'intellectuels en provenance de l'ex-Union soviétique. C'est ainsi que pour la première fois les juifs russophones de Jérusalem ont pu disposer d'une base culturelle propre et simultanément est apparu un milieu propice à la création par les échanges.

Les promoteurs du projet étaient des gens arrivés en Israël dans les années soixante-dix alors qu'ils n'étaient encore que des enfants et qui s'étaient formés dans l'environnement culturel de ce pays, instruits et éduqués à l'israélienne. Les dirigeants du centre caractérisaient ainsi ses buts : « Nous présentons un centre où les juifs soviétiques peuvent étudier Israël, apprendre à comprendre sa culture et en devenir partie constituante. » La tâche principale du centre devint ainsi la propagation de la culture israélienne.

Une deuxième finalité du centre était d'assister les nouveaux arrivants déjà connus dans leur spécialité dans leur pays d'origine. Afin d'évaluer leur niveau professionnel on créa une commission de classement composée d'acteurs connus de la culture israélienne. Le centre jouait ainsi un rôle d'intermédiaire entre les employeurs éventuels et les artistes immigrés. L'un des dirigeants faisait ainsi cette remarque au cours d'une interview : « Nous nous sommes transformés en bureau d'embauche pour les travailleurs culturels. » Après être passés devant la commission beaucoup d'artistes se sont

ainsi vu proposer un endroit pour intervenir. Il est important ici de relever que l'accent portait sur les musiciens et les peintres dont l'intégration professionnelle n'exigeait pas la connaissance de l'hébreu. En ce qui concerne les écrivains qui écrivaient en russe, on invita surtout ceux qui étaient arrivés dans le pays dès les années soixante-dix. La direction du centre notait : « C'est le travail de l'auteur sur la réalité israélienne qui nous sert ici de critère. »

On a tenté d'organiser une activité de formation avec des conférences consacrées à Israël, à l'œuvre de ses écrivains. Pendant toute la période durant laquelle il a fonctionné le centre s'est efforcé de définir les valeurs et symboles culturels qui, selon ses dirigeants, pouvaient être exigés d'Israël, mais sans que les immigrés soient associés à cette démarche. En fin de compte le Centre s'efforçait d'être une organisation d'aide aux immigrés et non une organisation représentant ceux-ci ; d'où un style relationnel bureaucratique avec les nouveaux arrivants à qui on réservait le rôle de consommateurs de la culture israélienne. Il n'y avait pratiquement pas de possibilité pour un travail de création indépendant des immigrés eux-mêmes avec leur vision tout à fait inhabituelle pour les Israéliens de leur propre judéité (ignorant tout de l'hébreu et du judaïsme) associée à leur attachement pour la culture russe.

La tension entre les immigrés et la direction du Centre culturel provoquait souvent des conflits ouverts avec en filigrane la prétention de ces dirigeants de dicter aux nouveaux arrivés leurs normes culturelles et leurs valeurs. Une illustration exemplaire en est le scandale provoqué par les portraits des prisonniers de Sion, des militants de l'alya et des dissidents accrochés par les immigrés dans le bâtiment du Centre culturel. C'était une manifestation originale des « héros » de la nouvelle alya qui soulignait leur rôle de continuateurs dans le développement du sionisme russe ainsi que leur tentative de déterminer eux-mêmes leurs propres valeurs. Cet activisme des immigrés provoqua un vif mécontentement chez les responsables du Centre qui exigèrent que l'on enlève les affiches, ayant visiblement une toute autre vision sur les personnalités qui devaient être données en exemple et symboliser la figure du héros pour les immigrés en Israël.

Néanmoins, à côté de ce credo principal du Centre, on peut relever quelques tentatives de la part des tout derniers immigrés pour modifier la tendance qui y domine en développant en Israël leur

culture d'origine et en initiant un dialogue avec le nouveau milieu culturel, en réévaluant leur expérience d'immigré.

Illustration de la première tendance, on assista ainsi à l'organisation de concerts d'artistes en tournée venus de l'ex-Union soviétique et d'un club de chanson engagée réunissant des amateurs de ce genre musical très prisé et fort d'une ancienne tradition dans le pays d'origine. Ceux qui participent à ces activités nourrissent ainsi leur nostalgie pour la culture perdue mais ne souhaitent pas créer quelque chose qui leur soit propre en Israël.

On peut citer par contre comme représentative de la deuxième tendance la création d'ateliers de théâtre amateur par les artistes venus d'Union soviétique, tentative de réactualisation de leur héritage culturel. Dans l'un de ces ateliers on mettait en scène des pièces représentant la vie des olim, dans un autre des sketchs inspirés de la vie quotidienne, ailleurs c'étaient des représentations en yiddish posant le problème de la « yiddishkeit » qui répondaient aux préoccupations d'un public pour qui c'était le constituant essentiel de leur « moi » national.

Malheureusement cette dernière orientation n'a pas été développée dans les activités du Centre et à peu à peu perdu son importance pour les nouveaux immigrés, laissant la place à des organisations bénévoles qui n'ont cessé de se renforcer, et parmi elles, surtout la Bibliothèque Russe sur laquelle nous reviendrons. Au cours de la dernière période le Centre a pris une orientation commerciale, avec une cinémathèque, un bureau d'excursions (surtout pour les touristes de la CEI), un restaurant géorgien et une librairie russe cependant que se développait les tournées d'artistes venus de Russie. En fait cette institution semble renoncer à sa vocation qui était de faire pénétrer la culture israélienne dans le milieu des immigrés.

6. « LE GHETTO RUSSE » (OU L'IDÉAL DE LA SÉGRÉGATION)

En dépit de son désir de s'assimiler progressivement à la société israélienne, une partie importante des immigrés s'est montrée incapable de quitter le « ghetto russe ». Il s'agit de la partie de l'alya la moins bien lotie, socialement et économiquement, pour laquelle la période initiale de la vie en Israël s'avère particulièrement difficile,

ce qui fait que pour elle les questions culturelles demeurent secondaires. Malgré tout on relève même ici le souci de sauvegarder ses valeurs culturelles. Et c'est l'intelligentsia de Leningrad et de Moscou de la génération la plus âgée qui s'est montrée ici la plus active au travers de ses amicales à Jérusalem, Tel-Aviv et Haïfa.

L'amicale de Saint-Pétersbourg à Jérusalem est née en 1991 avec comme objectif principal l'entraide mutuelle. Née d'initiatives spontanées et ne disposant d'aucun soutien matériel (si ce n'est la gratuité des locaux qui l'abritent) elle a su créer son propre réseau d'entraide. On y relève une organisation de services baptisée « ole le ole » pour l'aide à domicile, les réparations en tout genre, les soins aux malades et la garde des enfants, les consultations juridiques, les excursions et séjours au bord de la mer, la projection de films etc. En 1994 cette amicale comptait un demi millier de membres (en Israël vivent en tout 1 200 familles originaires de Leningrad). Adhèrent à l'amicale surtout des personnes âgées (45 % ont entre quarante-cinq et soixante-cinq ans et 33 % plus) avec deux tiers de femmes ; la majorité appartenait dans l'ex-URSS à la classe moyenne et avait bénéficié d'une formation supérieure avec 36 % d'ingénieurs, 15 % d'artistes, peintres, musiciens, écrivains et journalistes, 14 % de médecins, 13 % d'enseignants et chercheurs.

La motivation principale dans la création de cette amicale était le besoin de communiquer avec des gens ayant la même culture et ayant connu le même destin. L'une des animatrices, une dame de soixante-deux ans, déclarait ainsi : « Au début nous nous sentions perdus dans un pays inconnu et dont nous ignorions la langue. Beaucoup d'entre nous avaient besoin d'une aide, d'une épaule amicale sur laquelle s'appuyer. À la première soirée qui nous a réunis pour fêter le Nouvel An russe nous avons choisi comme devise "Prenons-nous en main, les amis, afin de ne pas disparaître dans la solitude ! " » (paroles d'une chanson de Boulat Okoudjava) L'amicale a joué ainsi un rôle supplétif en permettant à ses membres de se retrouver dans un milieu qui n'était pas familier pour eux.

L'une de ses activités devint l'organisation de conférences sur les musées, l'architecture et l'histoire de Saint-Pétersbourg avec pour but d'attirer les jeunes. Des contacts furent établis aussi bien avec des gens en vue originaires de la ville qu'avec des immigrés de fraîche date ou des touristes faisant un séjour en Israël. Ces tou-

ristes servirent d'intermédiaire pour faire passer lettres, colis, journaux. D'année en année se développe aussi l'activité touristique de l'amicale en Israël pour faire connaître le pays, son histoire et sa culture.

Mais l'orientation dominante de tous les intérêts et de toutes les activités de l'amicale reste le pays de départ. On continue à célébrer tous les événements importants et toutes les fêtes comme jadis à Saint-Pétersbourg (le Nouvel An laïque, la Fête de la Victoire de l'Union soviétique dans la Seconde Guerre mondiale, la commémoration de la fondation de la ville et de sa libération du blocus, etc.). Ces fêtes sont devenues le symbole de l'union entre tous ces gens qui partagent le même passé historique, la même mémoire, la même expérience culturelle. Fut célébré avec une solennité particulière le cinquantième anniversaire de la victoire de l'Union soviétique contre le nazisme. L'un des dirigeants de l'amicale déclarait à cette occasion : « Nous estimons que c'est la fête de tous les pays qui ont participé à la guerre. Sans cette victoire, Israël n'aurait pas existé. Et nous faisons tout notre possible pour que cette commémoration devienne fête officielle dans notre pays également. » (interview dans le journal *Vesti* du 24 novembre 1994)

La couche la plus âgée de l'immigration a du mal à communiquer avec le milieu hébraïsant du fait de la barrière linguistique. En même temps, beaucoup de ses représentants se plaignent de l'orientalité de la société israélienne en ressentant un sentiment de « vide culturel ». Leur rapport avec la culture du pays est distant comme en témoignent ces propos : « Nous n'éprouvons pas le besoin d'avoir une éducation juive. Les cours que l'on donne dans les *matnass*, ces centres d'animation des municipalités, nous suffisent amplement... La culture israélienne est locale, provinciale, elle est étrangère aux gens de culture européenne... » En fait, l'amicale présente dans l'ensemble une orientation cosmopolite.

7. LA BIBLIOTHÈQUE RUSSE À LA RECHERCHE D'UNE « TROISIÈME VOIE » (L'IDÉAL DE L'INTÉGRATION)

Dans les premiers temps de son existence, la Bibliothèque russe du Forum sioniste était proche des organisations d'immigrés les plus typiques. Les barrières linguistiques, le sentiment d'avoir

perdu ses repères, l'état de choc que provoque la confrontation avec un milieu nouveau, tout cela renforçait les tendances au repli et à la nostalgie, ce qui est « normal » dans la première période de la vie des immigrés[10]. Pour tenter de rompre cet isolement a commencé la quête de canaux pour communiquer avec la société israélienne, non seulement avec les russophones déjà installés mais aussi avec les gens impliqués dans le travail avec les olim ou qui s'intéressaient aux problèmes des juifs russes d'Israël.

Dès la création de la Bibliothèque on vit se former autour d'elle tout un réseau de clubs, de cercles, d'unions d'écrivains, de peintres, de cinéphiles, d'amateurs de théâtre, de bibliophiles etc., tout cela à l'initiative des nouveaux immigrés eux-mêmes. C'est ainsi que naquit de facto un nouveau centre de vie culturelle « russe ». Dès le départ la Bibliothèque voulait regrouper tous les juifs russes dans leur diversité politique et religieuse, tous les acteurs de la vie culturelle, connus ou moins connus du moment qu'ils pouvaient apporter une expérience dans le domaine des bibliothèques, des ateliers d'enfant, des clubs de création. Son ouverture et son pluralisme lui attirèrent une large audience au sein de l'intelligentsia. Ses fondateurs avaient d'ailleurs d'emblée affirmé l'apolitisme de leurs assemblées.

On peut rencontrer ici ceux qui étaient proches des dissidents et ceux qui militaient activement pour le départ des juifs d'Union soviétique (la Bibliothèque étant née d'abord dans l'orbite du Forum sioniste créé par d'anciens militants et réfractaires, « refuzniks ») à côté de gens conformistes pour qui ces problèmes étaient étrangers. Pour les uns le chemin vers Israël fut court, pour d'autres il fut lié à des recherches douloureuses allant de la conversion au judaïsme orthodoxe au refus affiché de sa judéité.

Dans les activités de la Bibliothèque s'impliquèrent des écrivains et des journalistes, des artistes et des musiciens, des professeurs d'université, et des acteurs sociaux de premier plan. Parmi eux il y avait aussi bien ceux qui étaient célèbres en Russie mais n'étaient pas reconnus en Israël que ceux qui n'avaient pu se réaliser qu'ici. Ce faisant les différents cercles culturels et sociaux de ce milieu en vinrent à proposer leur propre vision sur l'avenir de la

10. Voir R. Bar-Yosef, « Desocialization and resocialization : the adjustment of immigrants », *International Immigration Review*, 1968, pp 27-45.

communauté russophone. La création de la Bibliothèque est ainsi à replacer dans l'activité de ce groupe dont les valeurs et symboles culturels étaient au départ peu reconnus par la grande majorité des intellectuels de la première et de la deuxième vague d'immigration, de 1970 à 1990.

Les locaux de la Bibliothèque devinrent ainsi un espace ouvert aux différentes unions spontanées de l'intelligentsia créatrice et à leurs projets. On notera que beaucoup de ces derniers restèrent confinés dans l'institution, bien d'autres disparurent, n'éveillant pas d'écho dans la communauté ou se révélant être de pures chimères de « brasseurs de vent », phénomène caractéristique du milieu immigré où coexistent les idées profondes assises sur la réalité avec l'aventurisme et les utopies.

Le noyau à l'origine de la fondation de la Bibliothèque était composé de gens dont l'orientation était nationale. C'est pourquoi en dépit du fait que la Bibliothèque propose des éditions en russe et que la langue de communication y soit cette langue, le but recherché est non pas la préservation de la culture russe mais son dialogue avec la judéité, avec Israël et la diaspora russo-juive. Pour l'intégration culturelle deux facteurs étaient ici considérés comme essentiels : un haut niveau d'instruction et de qualification et le refus de changer sa culture pour une autre. Importante fut donc la création de différents clubs, cercles et organisations permettant d'une manière ou d'une autre d'accumuler les énergies créatives et sociales non utilisées. Au début des années quatre-vingt-dix se retrouvèrent en Israël beaucoup d'acteurs de la vie culturelle arrivés de Russie et ayant besoin de retrouver un public, de pouvoir présenter leur travail et simplement d'avoir des ressources. Il est évident que le plus simple moyen de s'en sortir au début fut d'organiser des concerts de bienfaisance, des conférences, différents ateliers et cercles pour les enfants.

L'objectif de l'intelligentsia devint un large travail éducatif, la vulgarisation de l'héritage culturel des juifs russes, la création d'organismes d'édition, l'organisation de soirées littéraires et musicales, de cycles de conférences, l'archivage de documents. S'y ajouta, particulièrement important, l'établissement de contacts avec les organisations russes et juives à l'étranger et en Russie. Tout cela dépassait bien le cadre de la Bibliothèque mais se développait grâce à l'esprit d'ouverture qui y régnait.

Ce fut une nouvelle immigrée, bibliothécaire de profession venue de Moscou, qui dès le début créa et dirigea la Bibliothèque ; elle sut cristalliser autour d'elle les enthousiasmes (il n'y eut que quatre personnes à recevoir un salaire minimum du Forum sioniste, les autres travaillaient bénévolement). Sous sa direction on commença à constituer un fond de livres à partir entre autres de dons en provenance par exemple des éditions « Alya », du Centre pour l'étude de la judéité d'Europe orientale, de la Bibliothèque nationale de l'Université hébraïque, du Joint... Mais ce furent les immigrés eux-mêmes qui firent don de la majorité des ouvrages. Parmi ces derniers donateurs, il y avait beaucoup de juifs russes installés depuis longtemps en Israël. Comme dans leur milieu la jeune génération avait adopté l'hébreu, la littérature en langue russe était devenue hermétique à celle-ci, ce qui explique tous ces dons. Les nouveaux immigrés contribuent aussi à l'enrichissement de leur bibliothèque. Des livres arrivent aussi de Russie après que des informations sur la Bibliothèque aient été données à la télévision, dans la presse et sur le réseau internet.

On relèvera ici à quel point la lecture était populaire dans l'ex-Union soviétique, « le pays qui lisait le plus au monde ». L'analyse sociologique des formes de loisirs montre que dans le système de valeurs traditionnel la lecture jouissait d'une grande popularité et d'un grand prestige, grâce à la tradition culturelle ainsi qu'à la propagande en faveur d'une auto-formation accessible à tous. Les bibliothèques personnelles étaient un phénomène caractéristique de l'intelligentsia. Posséder une bonne bibliothèque était un symbole qui soulignait le statut social, le prestige et les valeurs choisies par la famille en question, et les étagères et les armoires garnies de livres occupaient la place d'honneur dans les appartements.

Lorsqu'ils se préparent à émigrer, les gens prennent d'habitude avec eux les objets qui sont liés à leurs espoirs futurs, qui constituent une partie intégrante de leur culture et qui ont à leurs yeux une valeur particulière. Pour l'intelligentsia russo-juive ce furent les livres qui jouèrent ce rôle. On retrouve cette tendance à préserver cette tradition chez les intellectuels russes des différentes vagues d'émigration ; ainsi, c'est à partir des bibliothèques des émigrés que se sont constituées les différentes bibliothèques et archives russes à Prague, à Rome, à Paris, partout où se manifestait une vie culturelle parmi l'émigration russe. C'est ce qui explique

que ce soient justement des bibliothèques et non des synagogues ethniques qui aient cristallisé la vie communautaire des juifs russes laïques dans leur grande majorité.

Avec les débuts de l'alya des années quatre-vingt-dix en Israël c'est tout un réseau de nouvelles librairies russes qui s'est constitué (on en compte sept rien qu'à Jérusalem) alors que les dépôts postaux étaient submergés par une incroyable quantité de colis de livres ; une partie de ces livres, qui n'avaient pas été réclamés ou dont on ignorait quels étaient les destinataires, fut également transférée à la Bibliothèque russe. C'est ainsi que sa création fut un processus d'actualité et naturel rencontrant un écho favorable parmi les nouveaux immigrés qui se proposèrent spontanément pour cela leur aide. Pour les juifs laïques de la période post-soviétique les bibliothèques devinrent des centres de culture communautaire qui abritaient des séminaires, des conférences, des concerts ou tout simplement des rencontres intéressantes.

À la fin de l'année 1992 le fond de la bibliothèque était constitué déjà de 30 000 ouvrages, nombre doublé en 1998, les collections ne cessant de s'enrichir. Arrivent des livres de toutes les maisons d'édition israéliennes en russe cependant qu'on s'efforce de recueillir tous les fonds d'archives et les collections anciennes de livres rares qui se présentent. En 1995 ont été créés des départements de livres rares et une bibliothèque artistique qui participent à des expositions et des séminaires. C'est avec l'aide de la Bibliothèque qu'a été créé dans ses locaux un fond d'archives des juifs russes à l'initiative de l'association « Geshareï Tarbout » qui rassemble près de 200 000 items, matériaux et documents sur l'histoire, la culture et l'art.

La Bibliothèque sert de base au développement d'autres bibliothèques russes dans tout Israël et fournit une assistance pour constituer les collections et compléter les fonds ; en 1995 étaient en fonction 31 bibliothèques de littérature russe comprenant des fonds scolaires dans 24 villes d'Israël. Se sont noués également des liens de coopération étroits avec la Bibliothèque d'état de Russie (Bibliothèque Lénine à Moscou), la Bibliothèque de littérature étrangère à Moscou, la Bibliothèque enfantine centrale et la Bibliothèque scientifique centrale de l'Union des gens du théâtre de Russie. Il existe aussi des liens amicaux avec les ambassades de Russie, d'Ukraine, de Biélorussie et du Kazakhstan, des réunions et

des présentations communes sont organisées avec des acteurs connus de la culture de la science et de l'art de ces pays en visite en Israël, ce qui resserre les liens avec les intellectuels des pays de la CEI.

Une enquête menée parmi les lecteurs de la Bibliothèque au début de 1993 a montré que tous les groupes d'âge sont représentés de façon assez équivalente : 10,7 % d'étudiants, 8,7 % de scolaires, 1,7 % de militaires, 9 % de retraités, les 70 % restants étant soit au travail, soit en recherche d'emploi ; parmi ce dernier groupe les lecteurs les plus assidus sont les ingénieurs, les instituteurs, les professeurs et les représentants des professions libérales. Le nombre des lecteurs en 1992 avoisinait 3 000, en 1997 5 000 ; entre 300 et 500 lecteurs fréquentent tous les mois la salle de lecture.

La section de mathématique de la Bibliothèque présente un grand intérêt, elle a été constituée à partir des collections de mathématiciens célèbres. Il convient d'apprécier l'importance de cette section dans le contexte plus large du système alternatif de formation à la physique et à la mathématique créé par les immigrés russes dans tout Israël afin d'y enraciner les traditions de l'école mathématique russe, l'une des plus en vue au monde. C'est ainsi qu'auprès de cette section fonctionne un club de mathématique pour les jeunes.

À la Bibliothèque on note un accroissement constant du nombre des jeunes lecteurs ou des étudiants qui demandent aussi bien de la littérature didactique que des livres de divertissement. Dans la salle de lecture dominent les retraités qui viennent lire la presse russophone de Russie ou d'Israël. Parmi les neuf clubs rattachés à l'institution on relève le club des bibliophiles, le club musical, le club des amateurs de science fiction et celui des artistes. Sans cesse se déroulent des programmes littéraires : soirées consacrées au jubilée de tel ou tel écrivain, présentations de nouveautés ou rencontres avec des auteurs, conférences pour les enfants ou causeries sur la littérature israélienne, etc. On note parmi les participants une majorité de gens anciennement installés avec une différence assez nette dans les intérêts entre les deux vagues d'émigration des années soixante-dix et quatre-vingt-dix. Par exemple, le facteur le plus important qui a joué dans la formation de la vision du monde de la première génération des immigrés avait été la participation des juifs au mouvement démocratique et dissident dans l'ex-Union

soviétique alors que la seconde génération, confrontée à la déliquescence de cet État, se caractérise par l'aversion envers toute idéologie. C'est pourquoi les immigrés les plus anciennement installés sont pratiquement les seuls à fréquenter les soirées consacrées à l'histoire de la dissidence. Par contre, là où l'on insiste moins sur l'idéologie, la coopération entre les représentants des deux générations est beaucoup plus satisfaisante.

Les écrivains, musiciens, journalistes et savants arrivés dans les années soixante-dix jouissent d'un accueil favorable parmi les nouveaux immigrés. Certains d'entre eux se sont faits « managers » de différents projets en impliquant différentes organisations et fondations israéliennes dans le financement de leur activité au sein du mouvement immigré ; mais en général leurs activités sont bénévoles et ils reversent le fruit de leurs interventions à la Bibliothèque ou à des fonds de bienfaisance dans un esprit de solidarité et d'entraide communautaire.

C'est ainsi que peu à peu s'est établie une coopération entre les collaborateurs de l'Université hébraïque, du musée « Yad-Vashem », du Joint, de l'Institut des humanités judaïques et d'autres organisations qui viennent conduire des cycles de conférences, des séminaires et même des colloques communs. Les organisations religieuses ont été particulièrement actives dans les débuts de la Bibliothèque, par exemple, à l'initiative de Mahon Steinsalz a fonctionné alors une « Académie intellectuelle du vendredi » ; l'Institut « Genèse » a créé des cours sur l'histoire de Jérusalem à destination des guides touristiques, cependant qu'un club de réflexion sur l'histoire, la culture et les traditions juives était organisé par l'association d'éducation religieuse « Manahaïm » (association créée par un groupe d'intellectuels russo-juifs revenus au judaïsme).

L'activité la plus populaire est devenue le réseau de clubs organisé par les tout derniers émigrés. Le club musical de Jérusalem, correspondant au célèbre club Fried de la Maison des compositeurs à Moscou peut nous fournir un exemple de leur fonctionnement. Comme l'explique son animateur Vladimir Mak, « il est remarquable que les gens qui m'avaient amené il y a douze ans au club Fried aient été les premiers à participer à nos réunions à Jérusalem. Les immigrés anciens ont soutenu d'emblée cette initiative ». On retrouve ici aussi bien des musiciens connus, des professeurs de

l'Académie de musique de Jérusalem que de jeunes exécutants et des débutants. Le club est organisé de façon démocratique et propose en même temps que des concerts des discussions autour de la musique des différentes époques et une pratique musicale. Il arrive fréquemment que les concerts se passent sans que le public et les musiciens soient séparés. Vladimir Mak formule ainsi la finalité à la base de l'activité du club : « Permettre à chacun de maintenir son niveau... Il faut qu'il y ait un endroit où nous tous puissions nous retrouver et préserver notre fond commun intellectuel. » Ce club fonctionne depuis déjà près de dix ans pratiquement sans interruption et il s'y est adjoint dernièrement un club pour les enfants.

Même si le prix des entrées est symbolique, pour beaucoup les rencontres au club représentent une « sortie » et ils viennent en tenue de soirée ostensible, sans oublier le nœud papillon alors que d'autres arrivent directement du marché avec leurs sacs à provisions. Les uns apprécient cette atmosphère particulière qui permet les échanges, d'autres tout simplement le prix modique des billets. Ce mélange de différents types de spectateurs et de participants, de sublime et de profane, une certaine excentricité dans le comportement et les relations sont assez caractéristiques du milieu immigré qui connaît une succession rapide dans les situations et les destinées, la vie ne correspondant plus aux normes habituelles.

Le Club des bibliophiles de Jérusalem a été créé sur le modèle des clubs d'amateurs et connaisseurs du livre si populaires dans l'ex-Union soviétique, il est d'ailleurs connu aussi bien en Israël qu'en Russie. Il s'intéresse à l'histoire du livre et de tout ce qui lui est rattaché, au recensement des nouvelles éditions en langue russe, à l'échange des éditions rares. Occupent une place importante l'histoire des anciennes éditions de livres juifs, les publications de judaïstique, l'histoire de l'imprimerie juive et le rôle des éditeurs juifs en Russie ainsi que dans l'édition russe à l'étranger, l'analyse du développement de la presse et de l'édition russophones en Israël. Les réunions consacrées au samizdat juif et aux bibliothèques clandestines dans l'ex-Union soviétique ont eu un grand retentissement ; on pouvait y entendre les participants à ces activités évoquer leurs souvenirs. La composition des participants à ce club est d'une grande variété : écrivains connus, historiens et philologues, éditeurs, artistes du livre, polygraphistes, courtiers en livres, bibliophiles ou tout simplement collectionneurs. Le niveau

de ces réunions est d'habitude assez élevé, comme par exemple pour la série de rencontres qui ont été consacrées aux collections de livres d'écrivains et poètes de renom ou aux problèmes de restauration et de commerce des livres anciens. Toutes les réunions sont soigneusement préparées et ensuite enregistrées. L'initiateur du club nourrit le projet encore plus ambitieux de créer en Israël un Musée du livre (« Le peuple du Livre se doit de disposer d'un Musée de l'histoire du livre. ») mais on en est pour le moment au point mort et l'activité du club ne compense qu'en partie ce rêve non réalisé.

Ces différents clubs d'immigrés contribuent à atténuer les tensions et le choc culturel endurés par eux. Cependant le milieu qui gravite autour de la Bibliothèque est tout à fait hétérogène : à côté des rationalistes on trouve des voyants, des devins, des extralucides et des « guérisseurs » dont les activités contribuent également à diminuer les tensions sociales.

L'une des activités de la Bibliothèque est le travail avec les enfants. Il se manifeste dans des clubs artistiques, musicaux, littéraires et dramatiques pour les enfants de tout âge ; leur but est de leur permettre de les aider à s'adapter à une réalité nouvelle et à préserver en Israël les valeurs culturelles essentielles pour la judéité russe (la connaissance de la littérature russe, de la musique classique, la tradition du jeu d'échecs, sport le plus populaire parmi les juifs russes, etc.). Les animateurs sont des pédagogues de formation ainsi que des artistes professionnels. Pour ceux-ci cette activité fut dans les premiers temps l'unique moyen de travailler dans leur spécialité. Et les parents appréciaient autant le prix modique des activités que la possibilité pour les enfants de préserver leur langue maternelle et d'évoluer dans un milieu russe (certains adolescents ne fréquentant pas les jeunes Israéliens du même âge). Mais avec le temps l'insertion de ces enfants ainsi que de leurs formateurs dans le milieu israélien a progressé de façon plus satisfaisante et ils ont transplanté leurs activités dans les *matnass* de la ville.

Cependant dans le club littéraire était apparue une jeunesse immigrée « à problèmes ». Ne trouvant pas leur place dans la société, ces jeunes ont créé leur propre *communitas* dont la revue éditée en samizdat *Homer* exprime la philosophie. Les thèmes dominants sont typiques de groupes informels asociaux ; il s'agit du

comportement sexuel, de la drogue, du rock, du naturisme clandestin, de leur refus du système social. Tout d'abord cette jeunesse a eu la possibilité d'organiser dans l'enceinte de la Bibliothèque ses propres happenings et concerts, puis une partie de ces jeunes s'est mise à fréquenter les réunions littéraires, surtout celles consacrées à l'avant-garde russe avant de participer aux activités de la classe littéraire. C'est ainsi qu'au terme de cette période de provocation et d'esbroufe une partie de ce groupe a été associée aux activités de création, tout à fait favorables à l'intégration sociale ; le premier numéro de leur publication a été apprécié par les critiques les plus compétents de la communauté russo-juive comme une expérience littéraire manquant encore de maturité mais tout à fait caractéristique. Il est difficile de prévoir l'avenir de ce groupe mais on relève que le dialogue existe avec une communauté russe à laquelle il ne s'oppose pas.

À côté de projets originaux qui ont montré leur utilité pour la communauté, il existe aussi bien des projets et associations qui n'existent que sur le papier et dont le but unique est de faire connaître leurs animateurs et participants. Bien souvent ils ont uniquement un rôle de compensation pour leurs promoteurs, comme pour les spécialistes qui n'ont pu retrouver dans la société le statut dont ils jouissaient jadis et qui lancent des projets pour la communauté où ils se retrouvent et qui leur permettent au moins là de bénéficier d'un certain statut social.

Il arrive qu'on trouve dans le public de la Bibliothèque des gens qui y passent la majeure partie de leur temps, des chômeurs et même des sans-abri. Ils passent la journée dans la salle de lecture et restent le soir à toutes les réunions, concerts ou séminaires (la plupart des services sont ici gratuits, il y a toujours du café et souvent des collations légères). L'atmosphère de happening spontané qui règne libère l'homme des contraintes liées à la position sociale, à l'âge, à la richesse, qui lui dictaient sa conduite dans la vie qui a précédé son immigration ; cela rend possible dans un milieu qui est pour tous nouveau ce que Bakhtine caractérise comme des « mésalliances carnavalesques ». Effectivement, l'existence de l'immigré avec ses changements de rôles, sa quête de masques d'une nouvelle identité et sa confusion des statuts appelle souvent l'analogie avec le sentiment du monde carnavalesque où, selon Bakhtine, « les lois, les interdits et les restrictions qui caractérisent

l'organisation et l'ordre dans la vie ordinaire sont transgressés provisoirement : toute distance entre les hommes est abolie et une catégorie carnavalesque particulière prend tous ses droits : le contact libre et familier entre les gens [...][11]. » C'est pourquoi comportements, gestes et paroles se font alors *excentriques*, déplacés du point de vue de la logique de la vie ordinaire extra-carnavalesque.

Les trois modèles que nous venons d'esquisser montrent l'importance dans le processus d'intégration des différents groupes d'immigrés de facteurs aussi évidents que l'âge, l'origine ethnique et sociale, le niveau dans la profession et la qualification ; tout cela détermine leur aptitude à accepter les changements et les influences à partir du nouveau milieu auquel ils sont confrontés. L'amicale de Saint-Pétersbourg caractérise le mieux la vieille génération de l'immigration (le groupe de l'intelligentsia le plus assimilé et le plus fermé). Ses symboles de groupe sont devenus l'européisme, le séparatisme par rapport à la culture israélienne, la mémoire et le traumatisme de la guerre et de la Shoah. Cette forme d'adaptation typique et bien connue n'apparaît plus dans la deuxième et, à un moindre degré, dans la troisième génération d'immigrés.

L'expérience du Centre culturel peut se caractériser comme un monopole *officiel* de la société d'accueil qui prétend posséder une vérité *toute prête* qu'on propose aux immigrés d'assimiler. On peut citer comme exemple de cette politique les cours et les séminaires destinés à dégager une élite immigrée par les différents cercles de l'establishment d'Israël.

A cette démarche s'oppose la recherche de la vérité menée plus dans l'esprit du dialogue dans le milieu des tout derniers immigrants, sur le modèle de l'activité de la Bibliothèque russe, devenue en quelque sorte la *communitas* de l'intelligentsia russophone de Jérusalem et le prototype d'une vie communautaire en gestation. Une variante plus élitiste de ce modèle est représentée par l'activité du club de journalisme, de dramaturgie et de littérature de l'intelligentsia russe au Mishkenot Sheananim (1992-1994) dont l'objectif était de « faire renaître la communication intellectuelle, le respect de soi et l'assurance sans lesquels aucun dialogue entre cul-

11. M. Baxtin, *op. cit.*, p. 141.

tures n'est possible. » Fondé non sur une base communautaire autonome comme la Bibliothèque russe mais avec le soutien de l'establishment israélien, ce club n'a cessé d'être soumis à sa pression (on y proposait des cycles obligatoires de conférences sur des thèmes de culture générale), de sorte qu'il a dû fermer en fin de compte. Le « non conformisme » et le refus de toute tutelle culturelle ont entraîné une situation conflictuelle et la fermeture du club. Des processus culturels identiques mais un peu plus démocratiques ont pu être observés à Haïfa, Tel-Aviv, Beersheba, Rehovot. Particulièrement important est le rôle culturel des juifs russes à la périphérie du pays où naissent de nouvelles possibilités pour le développement des innovations en ce domaine.

CONCLUSION

Le modèle d'assimilation du Centre Culturel a pris un caractère bureaucratique et sélectif pour les différents groupes d'immigrants. Il s'adressait surtout à un groupe extrêmement restreint, prêt à accepter l'orientation stéréotypée des comportements et des valeurs qu'on lui proposait. Au Centre Culturel, l'activité autonome des immigrants suscitait l'irritation des officiels, provoquant des situations conflictuelles. On y ignorait la formation d'une communauté avec ses propres symboles, leaders et figures culturelles, considérant les immigrants comme un matériau pour élaborer un Israélien moyen typique ou pour combler les lacunes dans les structures d'une société israélienne déjà constituée. Cette idéologie a conduit à ce résultat paradoxal : dans les faits, cette institution, privée du soutien de la communauté des immigrants, est entrée en pleine contradiction avec son idéal, s'orientant vers des activités comerciales et soutenant la culture du pays d'origine.

Le modèle de développement de l'amicale de Saint-Pétersbourg ne s'est lui aussi révélé acceptable que pour un groupe corporatif extrêmement restreint, étant orienté vers le soutien matériel et psychologique à ses membres, en majorité des personnes âgées. Ici on ne voit pas d'innovation dans le domaine de la culture, les statuts demeurent tels qu'ils étaient dans le pays d'origine, les valeurs et les normes de conduite sont sclérosées.

La raison du succès du projet de Bibliothèque russe s'explique par son orientation pluraliste. Elle s'est révélée être un microcosme de la communauté russophone, permettant à tous les groupes de s'exprimer de façon autonome, devenant un forum d'échange des idées et un champ d'expérience pour les projets les plus variés. Aussi bien dans un happening spontané autour de la Bibliothèque que dans un carnaval on ne trouve pas de différenciation stricte des statuts sociaux, des normes de conduite et d'étiquette, de séparation entre spectateurs et acteurs. Cette atmosphère originale de communitas a séduit l'intelligentsia créatrice qui préserve et détermine l'orientation des valeurs de la communauté russophone d'Israël. Pour les écrivains, il s'agit de rencontrer leur public, pour les peintres et musiciens, c'est la possibilité de dialoguer avec un public de référence étranger aux stéréotypes répandus dans la société israélienne. Parmi les amis de la Bibliothèque on peut trouver aussi bien le rabbin Adin Steisalz en train de présenter sa traduction russe du Talmud que l'ambassadeur de Russie Alexandre Bovine occupé à observer attentivement comment se forge la vie communautaire de l'Israël russophone.

Avec des moyens financiers réduits, et surtout sur la base du bénévolat et sans tenir compte des réactions de l'establishment on élabore ici les traditions et les symboles de reconnaissance culturels et sociaux des juifs russes d'Israël. Cette expérience est d'actualité et peut servir d'exemple dans la recherche d'un modèle d'identification nationale pour la partie laïque de la société israélienne.

Dix ans après la fondation de la Bibliothèque russe on peut conclure que le modèle d'intégration qu'elle a proposé est devenu la stratégie dominante des immigrants et que les structures et formes d'action qu'elle a créées ont recueilli l'approbation de la communauté russophone : en 1998, à Jérusalem, le réseau des bibliothèques russes s'est élargi, une Maison communautaire est née pour abriter les organisations sociales, il s'y est ajouté un Centre culturel où sont en activité dix-huit clubs de création artistique, les archives des juifs de Russie, une maison des jeunes se développe, ainsi que d'autres projets. Avec le renforcement de leur activité politique et leur participation active aux élections municipales et nationales, les immigrants ont acquis la possibilité de constituer un

groupe de pression politique regroupant les représentants des mouvements culturels et sociaux les plus importants.

Bar Ilan University (Israël),
Department of Sociology and Anthropology
Traduit du russe par Roger Comtet

ABSTRACT

This article explains the reinforcement of the Russian culture and community life among the immigrants from the former Soviet Union in Israel in 1990s and examines the different patterns of involvement of various groups of Ashkenazi Jews in Israeli society. A special emphasis being laid on the issue of the emerging cultural elite in the immigrant community in Jerusalem and the identity dilemnas of the secular Russian-Jewish intelligentsia in Israel. Their search for a new model of Jewishness is reinterpretation of traditional views and this experience can be siginificant in the becoming highly secularized modern Jewish world. Their search for a new model of Jewishnes as reinterpretation of traditional views and this experience can be significant in the becoming highly secularized modern Jewish world.

KEYWORDS

Russian Jews ; Israel ; Jewish intelligentsia ; alya ; Jerusalem ; problematics of immigration ; assimilation ; cultures mixing ; Russian-Israeli relations ; Israelian (eastern ?) and European cultural patterns.